

## SUR LES "NOUVELLES NOURRITURES"

JACQUES MAURAIN faisait récemment cette remarque que ce sont « des énergies jadis chrétiennes » — « des énergies chrétiennes désaffectées » — qui servent aujourd'hui « à exalter la propagande de conceptions culturelles opposées de front au christianisme ». Et il regrettait que si peu de chrétiens songent à « ramener les choses à la vérité », en réintégrant dans la plénitude de leur source originelle ces espérances de justice et ces nostalgies de communion dont la douleur du monde fait sa pâture et dont l'élan est désorienté ».

Je songeais à ce vœu en lisant ces *Nouvelles Nourritures* qu'André Gide nous promettait depuis quinze ans. C'est qu'André Gide ne peut faire qu'il ne soit un spirituel-né. Et je sais qu'il ne souscrirait pas à cette qualification ; qu'il ne dépend plus de lui d'y trouver autre chose qu'un sujet de sourire. Mais d'où vient alors qu'il ait souhaité naguère de faire dans ses livres plus petite « la part du scribe » pour que plus grand y fût « l'accueil de Dieu » ? Et comment surtout expliquer ces pathétiques dialogues de *Namquid et tu?*... (qu'il ne lui appartient non plus de récrire aujourd'hui que de nous faire oublier), sinon par le plus sensible des appels de la grâce, et qui fut finalement refusé ?

Un spirituel-né, et qui a gardé le langage de la spiritualité. Jusque dans ce livre d'hier, qui sonne tout ensemble comme un testament et comme un évangile, comme le dernier mot d'une vie et comme la promesse d'un bonheur illimité. Livre d'accent presque tout chrétien en telles de ces pages ; et dans telles autres, méconnaissant, travestissant subtilement l'enseignement le plus assuré du Christ. De quoi nourrir les pires confusions...

Il serait surprenant que l'on manquât de les reconnaître. Raison de plus pour revendiquer ce qui est nôtre ; quitte à distinguer le levain de la pâte.

Et, par exemple, je pense à cette page où il professe de ne cesser point d'admirer dans l'Évangile « un effort surhumain vers la joie ». (Qui précisément, surhumain ; et tout son tort est de ne pas donner à l'épithète son sens plénier : plus qu'humain ; par où l'effort se mue en message, en don tout gratuit.) Ou encore, comment ne pas le louer d'avoir si profondément discerné que, si la possession du monde est bien notre authentique vocation (non, nous ne nous sommes pas trompés en cela), la convoitise n'en est pas le chemin, mais bien la pauvreté, et que la conquête des biens matériels n'en est qu'un triste simulacre, au prix de cette intériorité du regard et de cette transparence de l'âme qui nous ouvrent le royaume des cieux ?

Mais dira-t-on qu'il est trop impatient de ne point ajourner à la vie future tant de joie ? Cet et nunc si nécessaire à son cœur... Pourtant, à cet et nunc, pas un chrétien qui ne doive souscrire, si la grâce est déjà « un certain commencement » de cette création enfin réconciliée qui est notre faim et notre soif : puisque, par elle, « dès maintenant » nous participons mystérieusement de cette vie divine dont la gloire nous fera contempler distinctement l'inimaginable splendeur.

— Eh quoi, Gide tout chrétien ? — Hélas ! non. Chrétien, je ne sais même s'il revendiquerait encore ce titre, comme il faisait aux années de *Namquid et tu?*... où la beauté de la parole du Christ lui faisait reconnaître en Lui le Fils de Dieu. Mais en tout cas nourri de christianisme, et du plus intérieur. Et c'est bien le tragique le plus profond de ces *Nouvelles Nourritures* que leur message n'ait tout son prix que dans une langue que l'auteur parle encore, mais dont il a volontairement désappris le sens véritable.

Car voici où le différend éclate : cette spiritualité native, qui était son privilège d'enfant de roi, Gide aujourd'hui la renonce. Il continue à écrire le nom de Dieu, mais par habitude et



M. André Gide. (Photo Chim.)

pour le « plaisir d'irriter les théologiens » ; et nous prévenant honnêtement qu'il n'entend par « Dieu », rien de plus que la nature ; qu'il ne croit pas à son existence distincte de celle des lois naturelles, ou, si l'on veut, à sa réalité. Il garde le mot, mais en constatant qu'il est, dans une telle conception, « à peu près vide de substance ».

De là une incontestable discordance entre les pages anciennes de ces *Nouvelles Nourritures* (cf. les *Morceaux choisis*) et les plus récentes : car il s'en faut qu'en 1919 il fût déjà le positiviste qu'il est devenu ; dès lors, impossible, selon la clé qu'il nous livre aujourd'hui, de donner à ces textes si purs de naguère une signification plausible. Quant à alléguer, pour masquer le désaccord, comme il le fait quelque part, le spinozisme, non ; pas de panthéisme authentique qui ne doive préserver la transcendance divine ; elle ôtée, il ne reste plus, comme il en convient franchement ailleurs, qu'un « athéisme foncier ».

Par quelle pente en est-il venu là ? Est-ce le fait d'un esprit si sensible à l'immanence de Dieu qu'il ait fini par perdre toute notion de sa transcendance ? à ce point ébloui de cette vie, dès le temps, éternelle, qu'il fasse mépris de sa plénitude à venir, de cette joie qui seule sera tout à fait à la mesure de notre désir ? On entrevoit cela, en effet, et bien d'autres choses encore... Ah ! qu'importent les chemins qu'il a suivis devant la tristesse de cet impie reniement, d'une pareille dépossession de lui-même ! Il est comme un prince qui garderait de sa naissance le port le plus noble, mais qui aurait oublié son nom et qui blesserait, sans le reconnaître, un père bien-aimé.

HENRI RAMBAUD.